

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 69 (1930)  
**Heft:** 31

**Artikel:** Le gendarme de Coblenze  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-223377>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 02.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

tour d'elle, c'est Louise ! est-ce possible ? Quand je pense que je l'ai vue petite fille assise sur le mur, en chaussettes et jupes courtes — puis jeune fille timide, regardant passer « l'ami » de la dernière abbaye, si beau sous son casque brillant. La voilà mariée, mère de famille. Ah ! ça ne me rajeunit pas ! Voilà la gendarmerie... naturellement un nouveau gendarme, ça change toutes les années... et le tilleul au-dessus de la fontaine a bien poussé depuis l'année dernière.

Elle est arrivée sur la place devant l'église, elle tourne, et tout tranquillement, parce que ce n'est qu'un exercice du jour d'Ascension; elle est allée s'établir au bord de la route, au-dessus de la scie, comme une vieille mère-grand à qui l'on aurait réservé la meilleure place au banquet.

De là, elle peut regarder tout à son aise son cher village, elle peut se souvenir aussi, dans sa longue vie elle n'a pas eu beaucoup de sinistres à combattre, trois ou quatre... et maintenant c'est le repos. Elle écoute les nouvelles que ses « vieux » racontent, elle est sûre de faire aussi bien que possible... et de ne recevoir que des éloges de M. l'inspecteur. Ah ! ce n'est pas près d'elle qu'on rappellera ses batteurs à l'ordre par un sévère « garde-à-vous ! »

Au bout d'un moment, un ordre arrive : « La vieille pompe, donnez de l'eau ! »

Alors, elle plonge le tuyau d'aspiration dans le petit bassin formé par le ruisseau clair qui lui vient du vallon des Quatre-Pierres... et... une... deux... une... deux... à petits coups, ses batteurs manient tranquillement le balancier et envoient un jet d'eau qui atteint bien le premier étage de l'immeuble soi-disant sinistré...

Ah ! la puissance du jet des hydrantes ! la force de la pompe neuve aux cuivres étincelants, aux courses gonflées d'eau, elle en est loin, comme aussi sont loin déjà de leur jeunesse les vieux qui forment son équipe.

L'exercice est terminé. La vieille pompe est arrêtée sous un marronnier rose, devant le café. Tout en attendant le cheval qui doit la remonter au hangar hospitalier, tandis que ses batteurs boivent un verre, la vieille pompe — 1849, écusson vaudois peint sur la caisse — philosophe et médite.

Il y a du bon à vieillir honnêtement entourée des ménagements des jeunes, sans sinistre à étouffer, sans gloire peut-être, mais dans une douce quiétude...

Et c'est bien aussi ce que pense Pierre-Abram du Millieu, le « vieux » qui est le caporal de la vieille pompe depuis bien des années.

— On n'a plus l'enthousiasme des jeunes, on se fait un peu lourd, on a marié son aînée et la maman vient de faire inscrire le cadet au catéchisme... le temps passe, c'est sûr, on vieillit doucement ; on aime toujours plus ses vieilles habitudes, son village, sa maison...

Pierre-Abram, appuyé contre le balancier de la vieille pompe, attend que ses camarades aient fini leur verre — il pense à tant de jeudis d'Ascension où il a conduit la vieille pompe à l'exercice ; les uns clairs et chauds, d'autres en pleine rebose...

Des gens passent qui saluent Pierre-Abram — le gendarme, le pasteur, et Louise avec ses miocches, et la commission du feu... et d'autres. — Une bande de petites filles en robes claires, tournent l'angle de la rue et passe en riant.

— Oh ! ça, dit l'une d'elles avec un peu de mépris, c'est pas grand-chose, c'est la vieille pompe des vieux !

Et Pierre-Abram, de répondre avec un bon sourire à cette jolie jeunesse qui ne regarde que les casques brillants et les ceinturons rouges et noirs des jeunes :

— Eh ! oui, ma chère, avec honneur ! La vieille pompe avec les vieux, comme de juste !

Cette année, l'Ascension a passé sans que la vieille pompe descende le village. C'est fini, nous ne la reverrons jamais plus.

— Et les « vieux », où sont-ils ?

Sur le seuil de leurs maisons, ils ont regardé

passer la jeune pompe et son cortège. Avec un brin de mélancolie, ils ont pensé :

— Voilà ! l'année dernière encore on en était. Maintenant, c'est tout ; au vieux fer, la vieille pompe — au rancart, les vieux !

— Bah ! dit Pierre-Abram, on a fait son temps, la pompe aussi, — chacun son tour, — les jeunes peuvent trimer — au repos, les vieux, comme de juste !

(Journal d'Yverdon).

Milandre.

**Jean-Bart et le marin.** — Sur le quai du vieux port de Marseille, Marius, l'ancien matelot, maintenant oisif, fume philosophiquement sa pipe en racontant des histoires que son imagination méridionale amplifie à plaisir. N'essayez pas de lui prouver qu'il brode il vous rirait promptement votre clou.

— Ah ! j'en ai connu, des grands navigateurs ! disait-il au milieu d'un cercle d'auditeurs. Tenez, vous voyez cette pipe ? Eh bien, c'est Jean-Bart qui me l'a donnée.

— Marius, tu exagères Jean-Bart est mort depuis plus de deux cents ans.

— Deux cents ans ? Déjà ? Comme on vieillit tout de même !

### LE COUP DE LA CRÉCELLE.

**V**OUS connaissez le coup de la crécelle ?

— Non !

— Vous ne le connaissez pas ?... Alors je m'en vais vous l'apprendre. Savez-vous tout d'abord ce que c'est qu'une crécelle ?

— Bien sûr, c'est un instrument que... (*L'instrument bête, et tourne la main dans le sens horizontal.*) qui... (*La main continue à brandir une crécelle imaginaire.*) un objet que... (*Même mouvement.*)

Eh bien, l'explication claire que vous venez de me donner, essayez de la provoquer dans un salon, au fur et à mesure de l'arrivée des visiteurs. Vous verrez qu'il y a de quoi se tordre.

Huit jours plus tard.

— Farceur, va !

— Pourquoi ?

— Parce que je l'ai essayé, votre truc de crécelle !

— Bien réussi ?...

— Impayable. Figurez-vous que mon patron nous avait invités à souper, comme toutes les autres années. J'arrive le premier. On cause avec sa femme au coin du feu. Pour essayer votre truc, j'amène la conversation sur les enfants, les jeux bruyants, la crécelle...

— Qu'est c'est, maman, une crécelle, que demandent des moutards du patron ?

— Une crécelle, c'est un objet qui... (*La maman esquisse le geste d'une personne qui fait tourner une crécelle.*) que... enfin quoi, qui fait beaucoup de bruit... Tiens, demande plutôt à M. Louis (un de mes collègues qui entrait) de te dire ce que c'est.

— Qu'est c'est, m'sieu Louis, une crécelle, dis ?

— Une crécelle, mon petit ami, c'est un objet qui (*Il esquisse le geste attendu.*) que l'on tourne comme cela, et qui... tu comprends, qui... Demande plutôt à M. Georges (un autre collègue qui entrait).

— M'sieu Georges, y savent pas me dire quoi c'est une crécelle ! Dis, c'est-il une bête ?

— Mais non, mais non, répond Georges d'un air assuré : une crécelle (*Et il fouette en rond l'air de sa main droite.*) une crécelle, c'est un objet...

— Oui, je sais, un objet qui, que, enfin, quoi, ça tourne comme ça.

Et le gamin agite sa main en cercle.

La femme du chef commençait à avoir un fou-rire, moi idem, les copains idem... Bref ; on n'y tient plus et on rit de bon cœur. Le gosse se fâche, tape des pieds, lorsque le père entre !

Silence !

Mais le moutard ne l'entend pas de cette oreille :

— Coute, papa ! Coute.

— Qu'est-ce qu'il y a ? (*Il l'embrasse.*) Messieurs !

Nous nous inclinons majestueusement, tel le roseau soupirant sous la brise.

— Coute, papa ! Y se moquent tous de moi. Hi, hi, hi, hi... Y veulent pas me dire quoi c'est qu'une... qu'une cré-cré-cré...

— Cré... quoi ?

— Cré... celle !

— Une crécelle ! Ils ne savent pas ce que c'est qu'une crécelle... Eh bien, je vais le leur apprendre, moi. Une crécelle, messieurs, (et nous le regardons tous, comme nous eussions contemplé Moïse lisant les Tables de la loi) une crécelle, c'est (*Mouvement hésitant de crème fouettée.*) c'est... (*Le mouvement s'accroît : la femme sourit, Louis se mouche, Georges se tord intérieurement ; moi, je reste impassible comme Léonidas aux Thermopyles.*) c'est... (*Le mouvement s'impatiente, s'accélère, manœuvre une crécelle, ah ! mon ami, quelle crécelle !*) c'est... (*Le fou-rire se déchaîne brusquement et part de nos quatre bouches.*) c'est... une crécelle, petit bêta !

Le petit bêta rugissant, le père lui administra la plus belle crécelle, pardon, fouettée que j'aie entendue de ma vie, et nous passâmes à la salle à manger, où personne ne parla plus de crécelle. C'est égal, il ne faudrait pas la lui faire deux fois, à mon patron, il la trouverait... crécelle.

### LE GENDARME DE COBLENCE.

**V**ERS l'an de grâce 1866, la princesse de Neuwied habitait un château aux environs de Coblence et y recevait les officiers les plus distingués de la garnison. Le major Pâris, commandant la place, y fut convié ; mais une affaire de service lui ayant enlevé sa liberté au dernier moment, il écrivit, pour s'excuser, une missive respectueuse. Il la remit au gendarme Fritz, son ordonnance, et lui dit : « Portez cette lettre à la princesse et, en revenant, apportez-moi mon dîner. » Tous les jours, le major dînait chez lui et se faisait envoyer son repas de l'hôtel de l'Ancre, à l'enseigne *Zum Anker*. Le gendarme a écouté, s'est recueilli et s'est mis en devoir de remplir cette importante ambassade. Il s'en va de son pied léger jusqu'au château et remet le pli à la camériste, qui lui rend, au bout de cinq minutes, cette réponse verbale :

— Son altesse regrette bien que le major Pâris ne puisse accepter son invitation.

— Oui, réplique Pandore avec le ton solennel d'un diplomate en fonctions, oui, mais le major m'a expressément recommandé de lui rapporter son dîner.

La camériste, un peu simple aussi, transmet cette observation à sa maîtresse, qui, soupçonnant un quiproquo de théâtre, ordonne qu'un dîner splendide soit placé dans une vaste corbeille et confié aux robustes épaules du naïf ambassadeur. Celui-ci, glorieux d'une charge si belle, reprend en toute hâte la route de Coblence et la dépose triomphalement sur la table de son maître.

Le major Pâris est très étonné ; il ne reconnaît pas la vaisselle ni le menu de l'hôtel de l'Ancre. Désirant reconnaître l'extrême courtoisie de la princesse, il songe à lui dépêcher un de ces magnifiques gâteaux de dessert qui sont la gloire de la confiserie locale. Et il envoie son fidèle Pandore chez le meilleur pâtissier de Coblence, lui enjoignant de choisir la plus belle pièce du magasin et de la payer, s'il le faut, jusqu'à cinq thalers.

Le bon gendarme, se croyant en veine de succès, s'est encore recueilli sur son chemin pour accomplir cette nouvelle mission avec la même intelligence ; il a acheté le gâteau, l'a trouvé un peu cher et, le portant comme une relique, il l'a donné à la camériste et s'est posé dans une attitude digne et fière pour attendre la réponse.

— Donnez un thaler à ce brave homme, a dit la princesse.

Et la camériste a remis au gendarme ce pour-boire princier. Le gendarme a examiné la pièce d'argent avec un sourire malin :

— Pardon, Fraulein, le gâteau a coûté cinq thalers, il m'en revient quatre encore !

— Donnez-lui en quatre, dit la princesse en riant aux éclats.

Le major Pâris était à table quand le gendarme est entré ; celui-ci a déposé les cinq thalers sur la nappe en disant :

— La princesse ne voulait donner qu'un thaler, mais je ne suis pas un conscrit ; j'en ai réclamé cinq, et j'espère que mon major sera content de moi !

Et, tournant sur ses talons, il est sorti, murmurant à part lui :

— Encore une commission aussi bien faite et, à la première promotion, je passe brigadier !

On parla longtemps à Neuwied du gendarme du major Pâris.



LE BRAS SÉCULIER

Puis il se hâta d'ajouter, en pinçant la bouche : — Surtout, garde ça pour toi !... Ce n'est pas moi qui mettrai la main entre l'arbre et l'écorce !

Seul, le docteur Nèche essaya de défendre le pasteur. Mais il passait de plus en plus pour un original, toujours prêt à prendre le contre-pied de l'opinion commune, et personne ne l'écouta.

A la cure, la lettre officielle produisit l'effet qu'on peut supposer. Ni M. Cauche, ni sa femme n'ignoraient la haine qui les enveloppait. Sans connaître dans le détail les calomnies qu'elle ourdissait contre eux, ils en savaient pourtant quelque chose ; et s'ils en souffraient cruellement, ils les supportaient avec résignation, comme une épreuve qu'il plaisait à Dieu d'ajouter à leurs soucis, sans que leur foi s'en laissât ébranler. Quand Mme Cauche vit qu'un pli douloureux s'ajoutait aux rides qui labouraient déjà le visage de son mari, elle lui dit paisiblement :

— A quoi bon te tourmenter de la sorte, Alexis ? Tu as toujours agi au mieux de ta conscience, sans mauvais calcul : tu n'as donc aucun reproche à te faire. Pourquoi te tourmenter ? Tu sais bien que pas un cheveu ne tombe de notre tête si ce n'est la volonté de Dieu.

M. Cauche ne possédait plus qu'un petit nombre de cheveux, et la méfiance qu'il avait des hommes balançait fâcheusement la confiance qu'il avait en Dieu. C'est pourquoi il répondit en soupirant :

— Hélas ! si je me tourmente, c'est parce que l'expérience de la vie m'a montré combien les jugements du prochain sont parfois injustes et faux ! Je ne me permettrai pas, certes, de mettre en doute l'impartialité de M. le chef du Département de l'Instruction publique et des Cultes ; mais je ne puis m'empêcher de craindre qu'il n'ait été impressionné par les commérages de personnes mal intentionnées et qui cherchent à me nuire.

— Tu lui parleras en toute vérité, mon ami : Dieu voulant, il te rendra justice.

M. Cauche secoua dubitativement sa tête affligée, et répliqua :

— J'ignore en partie de quoi l'on m'accuse : comment donc m'y prendrais-je pour me défendre ? Sans compter qu'il est toujours difficile de plaider sa propre cause, car les gens sont enclins à croire que celui qui se défend a toujours tort. D'autant plus que certaines apparences sont contre moi : ainsi ce départ d'Eveline, qui nous a coûté tant de larmes, ces bijoux qu'elle avait acceptés, ces toilettes que nous lui avons permis de porter... Comment expliquer cela ?...

Mme Cauche leva les yeux au plafond et dit :

— N'importe ! En cela comme en toute chose, Alexis, tu as fait pour le mieux. Sois sûr que Dieu te soutiendra, c'est une grande force que de se confier pleinement en Lui !

M. Cauche répéta :

— Oui, sans doute, c'est une grande force...

Une fois de plus, la pieuse sérénité de sa femme lui apportait l'habituel réconfort. Jamais il n'en avait eu plus grand besoin : la vie lui devenait plus lourde d'année en année ; il semblait que le bien qu'il avait voulu faire se retournait contre lui-même et contre les siens, et remplissait sa bouche d'amertume. Aux approches de la vieillesse, il se demandait s'il parviendrait jamais à ce repos qui récompense les hommes dont l'œuvre a été bénie. Aussi murmura-t-il, la tête basse et les yeux remplis d'angoisse :

— Il y a des moments où ma tâche me paraît si lourde !

Et Mme Cauche lui dit doucement :

— Il faut pourtant la remplir jusqu'au bout, sans défaillance ! Tu te défendras, et Dieu confondra tes ennemis.

Cependant les enfants faisaient le coup de poing dans le village, avec leurs camarades qui les cribaient de sarcasmes ; et les bonnes gens, attirés par les cris, sortaient devant leur porte et se disaient les uns aux autres :

— Voilà encore la marmaille au pasteur qui fait des siennes. Heureusement qu'on en sera bientôt débarrassés !...

III

Jean-Louis Testard, homme occupé et laborieux, avait convoqué M. Cauche pour le matin, sans songer qu'il l'obligait de la sorte à quitter Saint-Prese avant l'aube. Mais rien n'est beau comme les premières heures du jour sur la montagne : et si inquiet qu'il fût de ce qui l'attendait, M. Cauche ne regretta pas d'assister une fois de plus au drame superbe et mélancolique de l'aurore. Quand il sortit de la cure, une lumière livide commençait à peine à se répandre dans le ciel et sur les glaciers ; l'espace apparut triste infiniment, comme si le monde, fatigué de la veille et de la longue série des jours antérieurs, hésitait devant la reprise du travail nouveau, et frissonnait d'angoisse au réveil. Le village dormait encore : toutes les fenêtres étaient closes ; les gens ne faisaient aucun mal ; nulle parole méchante ne tombait de leurs lèvres cruelles ; de ferme en ferme les coqs se renvoyaient leurs cris innocents. Comme le pasteur quittait la grande route pour prendre les raccourcis, des leurs pâlement colorées annoncèrent l'approche du soleil : et il s'éleva sur la ligne déchirée des Alpes, rouge et sans rayons. Puis il s'avança dans le ciel où les clartés s'accrurent, et bientôt, sortant de son orbite comme s'il éclatait, la lumière se répandit dans l'espace, irradia le lac et les montagnes, poursuivit les ombres nocturnes, amassées au fond des vallées, sur les replats des montagnes, dans le creux des passages. Tout en dévalant par les sentiers pierreux, d'un pas qui secouait son torse mal équilibré, M. Cauche songeait avec tristesse :

« Pourquoi donc faut-il que les hommes se tourmentent les uns les autres par leur méchanceté, quand le monde est si beau ? Les arbres, les plantes, les fleurs s'épanouissent dans la lumière sans rien soupçonner de nos maux ni de nos discordes ; les oiseaux ne pensent qu'à chanter la gloire de leur créateur ; les insectes bourdonnent joyeusement. Et nous, nous employons notre intelligence au mensonge, à la haine, à la calomnie !... »

L'idée lui vint que ce serait là, sans doute, un beau thème pour un sermon, qu'on le rattacherait sans peine à quelque texte sacré, et qu'il serait facile d'y semer quelques allusions transparentes à la malice des gens de Saint-Prese. Mais il repoussa cette tentation, et continua de méditer sur son cas et sur la nature :

« Mon cœur est pur, mes mains sont nettes, je n'ai jamais annoncé que la Vérité, je n'ai jamais aimé que le Bien, je n'ai jamais cherché qu'à avancer le règne de Dieu. Et voici, la haine s'amasse autour de moi, menace les miens, va peut-être m'enlever cette humble chaire qui leur donne leur pain. Cependant, le soleil se lève plus

radieux encore que les autres jours pour éclairer cette injustice !... »

Les paysans des villages accrochés à la pente s'en allaient aux champs, avec leurs faux, leurs fourches, leurs râteaux : car on entrain dans la saison des foins. Quelques-uns le saluaient, puis s'arrêtaient pour le suivre des yeux ; et il croyait les entendre dire derrière son dos :

— Qu'a donc le pasteur de Saint-Prese, pour descendre de ce train-là ?...

— Hé ! pardine, il a été cité au Département, à cause de ses sales histoires !

Alors, poursuivant sa méditation, il se demandait avec tristesse :

« A quoi bon chercher le bien, puisque nos intentions sont toujours méconnues ? Mieux vaudrait suivre la route large et le chemin facile, s'accommoder des lois du monde, jouir de l'existence et prendre son plaisir où on le trouve. »

Et il rougissait de ses mauvaises pensées.

(A suivre.) — Edouard Rod.

**Conclusion étonnante.** — Une brave domestique de Lausanne, qui n'a rien perdu de la naïveté de son village, s'aperçoit, en revenant de faire diverses commissions, qu'elle a oublié son parapluie dans ses courses. Aussitôt la voilà repartie pour le réclamer chez les fournisseurs où elle est entrée. Le boulanger lui répondit qu'il n'a pas vu le moindre riflard ; l'épicier répond dans le même sens. Enfin elle s'adresse au boucher, qui avait mis le parapluie de côté et qui s'empresse de le lui rendre.

— A la bonne heure ! s'écria-t-elle, vous êtes bien plus honnête que les deux autres.

**Trop chanter nuit.** — Pensez-vous tirer quelque chose de ma voix ? demandait un jeune homme du monde à un professeur de chant.

— Oui, oui, dit le maître...

Et il ajouta à part soi : « J'en tirerai toujours un revenu de deux cents francs par mois ! »

**La Patrie Suisse.** — On trouvera dans la Patrie Suisse du 23 juillet de nombreuses actualités : représentations du Wilhelm Tell, de Schiller, à Aaldorf ; obsèques militaires du lieutenant aviateur Borloz ; bénédiction de la cabane Wildhorn ; fête de la Société de sauvetage du Lac Léman, etc. Une chronique scientifique ; de fort belles vues du village valaisan de Lens ; un conte : une page humoristique sur la Plage, complètent ce numéro.

Au **Bourg-Ciné-Sonore**, du 1er au 7 août, un grand film sonore : **La fille de Mac Cobb**, interprété par un trio d'artistes remarquables : Irène Rich, Robert Armstrong et Théo Roberts. Cette bande, qui passe en première vision à Lausanne, est une riche étude de caractères ; son thème, intelligemment développé, n'est jamais banal, mais, au contraire, augmente d'intensité dramatique jusqu'à la fin ; son réalisme parfois violent, son action poignante en font un film de toute beauté. Irène Rich ne pouvait être qu'une interprète parfaite : son jeu pathétique et prenant s'adapte admirablement à son rôle de fille de marin.

Tous les jours matinée à 15 h. et soirée à 20 h. 30.

Pour la rédaction :  
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

**Adresses utiles**

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

**A retenir.....**

Il y a bitter et bitter,

Mais.....

Il n'y a qu'un « **DIABLERETS** »

**Restaurant**  
**GAVILLET**  
PLACE DU PONT, 3, au 1<sup>er</sup>

Anciennement : Coq d'Or, Angle Innovation  
Téléphone : 22.340